

EPÎTRE AU BIENHEUREUX SULPICE ARCHEVÊQUE DE BOURGES, SUR LA VIE DES SEPT DORMANTS ¹

Au bienheureux Père, Sulpice par la grâce de Dieu, archevêque de Bourges, Grégoire indigne prêtre de Tours, en notre Dieu notre Sauveur, salut perpétuel. La vertu et la prudence des saints est louée, à mon avis, par le poète, sous la figure des abeilles, quand il dit :

*Plus sur leurs biens acquis, les petites abeilles,
Sentiront de l'hiver, les rigueurs nom pareilles,
Plus leur soin sera grand sous les faveurs du ciel.
De réparer un jour la perte de leur miel.*

Vous m'excuserez bien, s'il vous plaît, mon bienheureux père, si j'ai employé ceci au commencement de ma lettre, considérant avec quelle prudence et avec quelle sollicitude vous vous efforcez de rétablir les affaires de l'église chancelante, et de réparer ses ruines. Vous ne désistez point ce labeur par les illustres exemples qui sont en vous, par toutes les douces paroles qui sortent de votre bouche, quand vous exhortez les peuples dans tous les sermons que vous leur faites, et enfin par les belles actions des saints qui vous ont précédés, lesquelles vous rapportez avec tant de grâce et d'éloquence. De là vient qu'entre toutes les choses que votre grandeur a ordonnées à ma petitesse, il me semble que l'admonition d'un ami est un commandement bien pressant, pour m'obliger à chercher les actes, la vie, et la fin, si elle se peut trouver, des sept Dormants, dont la renommée est si célèbre, de qui les corps (à ce qu'on dit) reposent à Marmoutier. Alors suivant ce dire du poète, j'ai répondu selon ma coutume, et pour le respect que je vous dois.

C'est à vous, père saint, de dire, je le veux :
A nous d'un devoir prompt, d'obéir à vos vœux.
Ou bien :
C'est à vous, père illustre, à dire vos souhaits,
Et, pour vous obéir, nous serons toujours prêts.

Car il est vrai que pour vous obéir, j'ai fouillé dans tous les trésors des Eglises, et j'ai feuilleté toutes les bibliothèques. Enfin j'ai trouvé dans Marmontier ce que je cherchais. Je vous envoie donc une copie, comme vous me la demandiez, de ce qui s'y est trouvé. Du reste, mon révérend père, c'est à vous de l'exposer en public, et de chercher les moyens d'édifier les églises et d'impétrer pour votre ami, ou plutôt pour votre serviteur très obéissant.

¹ Il se peut que cette lettre n'est pas du saint.

LA VIE ET LA MORT DES SEPT DORMANTS,

dont les corps sont à Marmoutier, et dont les noms sont Clément, Prime, Late, Théodore, Gaudens, Quiriace, et Innocent. ²

Du temps de Diocletien et de Maximien, tout le monde qui était sous la puissance romaine, faillit à s'en distraire à cause de leur cruauté. Entre plusieurs provinces, le royaume des Huns se sépara de l'obéissance de l'empire, sous le commandement de Flore roi très valeureux, qui leur commandait alors. Il avait reçu ce royaume de la succession d'Amnare son père, qui était mort depuis peu, et n'avait que vingt ans quand il s'en mit en possession. Il avait deux frères plus jeunes que lui, Martin et Amnare, et prit pour femme une fort belle princesse appelée Brichilde, fille de Chut, roi des Saxons, de laquelle il eut trois fils, Flore son aîné père de saint Martin de Tours, Hilgrin son second fils, et Amnare, le plus jeune de tous les trois.

Hilgrin engendra quatre fils; savoir, Clément, Prime, Late, et Théodore : Et Amnare qui était le troisième des enfants du roi Flore, trois autres fils appelés Gaudens, Quiriace, et Innocent.

Flore ayant heureusement joui de son royaume près de dix ans, fut attaqué par Maximien, qui l'ayant travaillé près de trois années de suite, pour mettre le pied dans ses états, le combattait; mais non pas sans la perte de beaucoup des siens : car Flore le battit deux et trois fois, et le mit honteusement en fuite. Mais par la trahison des gens de Flore, Maximien se rendit maître de l'un de ses châteaux, et se fortifia contre lui; puis il en prit un second et un troisième. Enfin il l'assiégea dans une bonne place, où il s'était renfermé avec l'élite de la noblesse des Huns, et le contraignit de se rendre à composition, après une demie année de siège, avec la vie sauve de lui et des siens.

Toutefois il emmena force prisonniers à Rome, entre lesquels étaient les deux frères du roi Flore, Martin et Amnare. Or ce roi n'avait point encore engendré d'autres enfants, que Flore son fils aîné, qui n'avait que trois ans, et n'engendra les deux autres qu'il eut, qu'après sa captivité. Quand ils furent présentés à Diocletien, il les envoya en prison. Puis Diocletien s'étant souvenu six mois après de la probité de Flore, il le fit amener devant soi. Et voyant que sa beauté était fort changée, par les ordures et par l'ennui de la prison, il en fut touché de pitié, et le renvoya chez lui absous, et lui laissa son royaume avec ses revenus sa vie durant, après néanmoins avoir ruiné et démantelé ses places fortes. Il lui permit donc de régner à telle condition, qu'après sa mort son fils ne serait point élevé à la dignité royale, ni consulaire; mais qu'il se contenterait d'être tribun. Ce qui ayant été confirmé de part et d'autre, le roi Flore se retira avec les siens; et quand il fut de retour chez lui, il engendra la même année deux fils, Hilgrin et Amnare. Et Diocletien peu de temps après, ayant choisi une vie privée à Milan, termina sa vie. Puis Maximien, après avoir dressé des embûches à son gendre Constantin pour le faire périr, Constantin qui tenait alors les rênes de l'empire, l'ayant fait arrêter finement à Marseille, et peu de temps après jeté en prison, il y fut étranglé par les démons, et finit ainsi sa vie impie par une mort digne de ses crimes.

Le roi Flore donna Flore son fils aîné à Constantin, qui en peu de temps, par le moyen d'Auxence, avait succédé aux empereurs Diocletien et Maximien, et voulut qu'il fut nourri auprès de lui, comme aussi Constantin l'aima-t-il toujours chèrement. Quand il fut grand, et qu'il l'eut mis dans les emplois de la guerre, il lui donna pour femme sa nièce fille de sa soeur, et quand il l'eut fait tribun, il le renvoya à son père, du vivant duquel il eut un fils de sa femme, qu'il fit aussi nommer Flore comme lui, et comme son aïeul. Celui-ci du temps de Constantius, fut fait catéchumène par Paul évêque de Constantinople, Dieu l'ayant ainsi ordonné, et fut appelé Martin au baptême. Or il naquit l'onzième année du règne de Constantin. Quant à l'ancien Flore, il finit ses jours étant devenu fort avancé en âge, laissant sa terre à son fils aîné, et retenant les deux puînés autres de lui, pour les partager à sa discrétion, des biens qu'il jugerait à propos. Le vieux Flore étant donc mort, il gouverna sa terre avec vigueur, et maria ses frères avec des filles de qualité du pays des Huns, desquelles Hilgrin engendra quatre fils, et Amnare en eut trois.

Or Flore le tribun fils du roi Flore, quand Constantin fut mort, et que Constantius régnait en sa place, vint à Constantinople avec son fils le jeune Flore, lequel il recommanda à l'empereur, qui le retint auprès de lui et le fit gendarme après la mort de Constantius. Mais le saint homme choisit plutôt de servir au Dieu du ciel que de combattre sous l'empereur de la terre. Car il arriva particulièrement qu'il porta l'étendard de la croix aux parties occidentales, et qu'il changea les serments de la milice terrienne, pour obéir aux préceptes évangéliques. Il fut donc fait premièrement catéchumène par le bienheureux Paul évêque de Constantinople, comme nous l'avons déjà dit du temps de Constantius, Dieu l'ayant ainsi permis. Et peu de temps après il fut baptisé. Le bienheureux évêque ayant été chassé par l'empereur Constantin, pour aller en une

² à ne pas confondre avec les 7 dormants d'Ephèse !

ville de la Cappadoce appelée Cutrise, à cause de la foi catholique, par la faction arienne, il y fut cruellement étranglé, et monta par cette voie-là au royaume céleste. Et pour saint Martin ayant été régénéré sur les fonds de baptême, il éclata dans le monde par de grands miracles, et fit éclater de toutes parts la doctrine catholique. Il passa la première fleur de sa jeunesse à Milan; mais ayant été chassé de là par la violence des princes ariens, il vint dans les Gaules, où il se joignit en toutes choses aux sentiments du vénérable Hilaire évêque de Poitiers, après avoir quitté les emplois de la guerre.

Puis le saint Homme averti par un oracle divin, s'en alla travailler à la conversion de ses parents, pour les retirer du paganisme, et sa mère qui l'avait engendré au monde, il l'engendra elle-même à Jésus Christ, s'il faut ainsi dire, ce qu'il fit à l'exemple de ses grands oncles Martin et Amnare, qui étaient très chrétiens, et qui exerçaient dans leurs villes la fonction épiscopale. Entre lesquels furent baptisés Hilgrin et Amnare ses oncles avec sept fils, Clément, Prime, Lete et Theodore, Gaudence, Quiriace et Innocent, les quatre premiers enfants d'Hilgrin et les trois autres fils d'Amnare, auxquels leurs pères ne partagèrent point leur succession, mais comme s'ils eussent été tous d'une portée, et enfants d'une seule mère, aussi ces pères se contentèrent-ils d'une même maison, d'un même fond d'héritage, et vécurent tous ensemble fort contents avec leurs femmes et leurs enfants. Et la même année qu'Hilgrin et Amnare furent baptisés, ils entrèrent, comme on dit, dans la voie de toute chair, c'est à dire qu'ils moururent, et leurs sept fils que j'ai ci-devant nommés, ayant vendu tous leurs héritages, et distribué aux pauvres l'argent qui leur en revint, ils affranchirent leurs serviteurs, et se renfermèrent ensemble en certain lieu pour vaquer à la lecture, à la prière et à la psalmodie, s'étant contentés de deux serviteurs qui leur apportaient les choses nécessaires pour vivre. Ils mangeaient ensemble sans querelle, se rendant agréables à Dieu et aux hommes, n'ayant ni femmes ni enfants, et ne songeant qu'à mener une vie dégagée de ce lier pour demeurer ensemble dans une fort douce société. Et de ce qui était desservi de leur table, en quelque lieu qu'il fut porté, ou que des infirmes en eussent été substantés, ils en étaient guéris de quelque maladie qu'ils fussent détenus. C'est pourquoi tout le monde venait à eux premièrement du pays proche, et après de toute la province : et chacun les honorait comme des prophètes envoyés de Dieu. Et il y en eut plusieurs qui pour imiter leur foi, dont ils furent persuadés par leur prédication, se soumirent aux lois du christianisme, et s'étant dépouillés du vieux, se revêtirent du nouveau, qui a été créé selon Dieu. Enfin on leur donna beaucoup de marques de l'estime qu'on faisait d'eux. Les princes, les tribuns, et les chevaliers chrétiens, juifs et gentils les visitaient, et leur portaient grand respect. C'est pourquoi les serviteurs de Dieu craignant d'être touchés de vaine gloire, ou de concevoir des pensées d'ambition dans le siècle, cherchèrent des lieux pour se cacher, et se résolurent d'abandonner leur patrie, dont ils avaient pour exemple Abraham et plusieurs autres justes; mais principalement leur cousin germain le bienheureux saint Martin.

Enfin ayant ouï parler de sa sainteté, et de son nom si fameux, et qu'il avait été mis sur la chaire épiscopale de la ville de Tours, ayant pris conseil là-dessus entr'eux, ils se mirent incontinent en état de le venir trouver et de vivre avec lui. Ce qui se fit ainsi; et quand ils furent à Tours, ils y trouvèrent véritablement saint Martin dans l'épiscopat, qui, selon sa coutume, célébrait les solennités des offices un jour de dimanche, et lui demandèrent sa bénédiction, puis quand les solennités furent achevées, saint Martin les reconnut pour ses parents, et pour ses cousins germains, et pleura sur eux de joie de les voir, il les embrassa, et les mena au de là du fleuve où demeuraient ses frères, avec lesquels il les convia de dîner. Le jour d'après, ils lui contèrent le dessein, et la suite de leur voyage, et comme ils étaient en volonté d'aller visiter les sépulcres des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de passer en Jérusalem pour y visiter aussi le sépulcre de notre Seigneur, et pour y adorer sa Croix, d'aller aussi au sépulcre de saint Jacques, et de là de retourner vers lui.

Ils entreprirent donc ces voyages pieds nus, avec la bénédiction de saint Martin, vêtus de toile, et ne vivant que de pain et d'eau et d'herbes crues, pendant cinq années que dura leur pérégrination. Puis étant de retour en parfaite santé, ils se présentèrent à saint Martin avec beaucoup de reliques qu'ils apportèrent du sépulcre de notre Seigneur, de sa sainte Croix, du sépulcre de la sainte Vierge Marie mère de notre Seigneur, de ses vêtements, et des reliques des apôtres saint Pierre, saint Paul, de saint Jacques frère de notre Seigneur, et de beaucoup d'autres saints, lesquelles saint Martin recevant avec grande révérence dans une chasse, il les mit sous une voute de la grande église.

Ces sept frères s'étant donnés de corps et d'âme à saint Martin, et à ses frères qui demeuraient en ce lieu-là s'y dévouèrent aussi, pour n'en plus bouger. Saint Martin les y reçut avec joie, et leur donna l'habit de religieux avec sa bénédiction, et les mit sur la côte de la montagne où le roc est cavé en forme de grotte, et leur fit un oratoire dans la même roche, où il

bénit un autel, dans lequel il mit de sa main les reliques qu'ils avaient apportées. Et ordonna prêtres Clément et Prime, fit diacres Laete et Theodore, et sou-diacres Gaudence, Quiriace et Innocent. Ils demeurèrent dans ce monastère souterrain, ou dans cet oratoire où ils se plaisaient à la pratique des jeûnes, de l'oraison, du silence et de la lecture, tant que saint Martin fut vivant.

Mais enfin ayant connu de loin par révélation le jour de son trépas, il désira d'aller faire une visite à Cande; mais souhaitant de mettre une réforme dans le clergé, il connut en esprit qu'il ne retournerait pas de là. Et les ayant assemblés pour leur dire adieu, il les embrassa tous les uns après les autres, et leur donna sa bénédiction, établissant sur eux en qualité d'abbé, un personnage qu'il avait tiré d'entr'eux appelé Galbert, lequel il confirma par sa bénédiction, et lui recommanda encore de prendre un soin tout particulier des sept frères, ses cousins germains, lesquels il reçut avec tendresse dans la communauté avec les autres frères, et les aima chèrement, les visitant spirituellement, et leur donnant toute la consolation qui lui était possible.

Saint Martin, depuis sa mort jusques au jour qu'ils moururent aussi, leur apparut fort souvent en vision, les fortifiant et les consolant beaucoup. Ils vécurent vingt-cinq ans depuis la mort de saint Martin : du temps de saint Martin, 16 ans. Du temps de Galbert premier abbé depuis saint Martin, 33 ans, et du temps d'Aichard second abbé, deux ans. Il paraît que du temps d'Aichard second abbé, que la fête du trépas de saint Martin arrivait le samedi. Et le jour suivant que nous célébrons les dimanches; après que les matines solennelles eurent été achevées, saint Martin leur apparut sur la minuit, qui leur déclara le jour de leur trépas, et leur dit : Demain dès le grand matin invitez l'abbé Aichard de vous venir trouver, et faites-lui tous et chacun en particulier, un récit de votre vie, et des actions que vous avez faites, confessant vos péchés, et dites-lui qu'il célèbre la liturgie en l'honneur de la sainte Trinité, faisant commémoration de moi et des saints, dont il y a des reliques dans cet autel que j'ai sacré, et qu'il mette pour chacun de vous, des hosties qu'il offrira pour vous, lesquelles ayant consacrées, vous communiez chacun : et la communion étant faite, quand vous aurez reçu le viatique du Corps et du Sang de Jésus Christ, après que la liturgie sera dite, vous vous prosternerez pour faire votre oraison, et vous entrerez dans la voie de toute chair, sans douleur aucune de la mort, et sans que vous soyez corrompus par elle. Ainsi vous serez reçus par les anges, et vous serez conduits en haut par moi-même, jusques à ce que nous vous présentions devant le tribunal de Jésus Christ. Ce qui fut fait, comme saint Martin l'avait ordonné.

Quand ils eurent donc reçu le viatique de la main de l'abbé Aichard, et que la liturgie eut été finie, ils fléchirent les genoux, et sans être malades; mais au contraire se portant fort bien, ils entrèrent en la voie de toute chair, également exempte des douleurs de la mort, et de la corruption de la chair. Au reste ce lieu fut rempli en même temps d'une si excellente odeur, qu'on eût dit qu'on y eut fait un grand amas de parfums exquis. L'abbé Aichard et ses frères les recevant, non pas comme des mains de la mort, comme s'ils fussent sortis de l'Oraison, ne crut pas qu'ils étaient décédés; mais qu'ils étaient seulement endormis, vu que leurs faces étaient vermeilles comme la rose, et leur chair blanche comme la neige. C'est pourquoi il les fit asseoir sur leurs sièges où ils avaient accoutumé de se mettre, et les fit apporter au milieu de la chambre devant la porte qu'il laissa ouverte, afin que tous ceux que leur curiosité pouvait amener pour les voir, vissent leurs visages découverts, non pas comme des visages de morts; mais comme des visages de personnes endormies. Et certes bien qu'il fussent morts à l'égard des hommes, si est-ce qu'ils ne faisaient que dormir aux yeux de Dieu, pour qui toutes choses sont vivantes.

Pendant sept jours qu'ils furent sur la terre, cette douce odeur qu'on y avait sentie d'abord, n'y défailloit point. Au reste il y eut une si grande affluence de monde, que le lieu, tout le monastère et les chemins en étaient remplis. Tous ceux qui avaient la fièvre, ou étaient perpétuellement transis de froid, lesquels y vinrent, s'en retournèrent en parfaite santé. Plusieurs lépreux, sourds, muets, et boiteux y furent guéris. Ils y étaient apportés sur leurs grabats ou sur leurs couches, et le seul parfum de l'odeur agréable leur était un remède salutaire. Le septième jour depuis leur décès, l'abbé Aichard ayant assemblé tous les frères du saint monastère assista à leurs funérailles. Il y appela le très saint archevêque du siège de la ville de Tours, le bienheureux saint Brice, qui s'y trouva avec tout son clergé et le peuple, et par de libération du conseil, il fut conclu qu'ils seraient ensevelis avec les mêmes habits qu'ils étaient vêtus, dans l'oratoire même où saint Martin avait consacré l'autel, où il avait mis des reliques des saints qu'on avait apportées. Ils passèrent de ce monde en l'autre, le jour de devant les ides de novembre, qui est le second jour d'après qu'on célèbre la fête du trépas de saint Martin, et ils furent ensevelis le 13e jour des calendes de décembre. Lesquels étant inhumés en terre, ils font connaître par leurs vertus et par leurs miracles qu'ils vivent en Jésus Christ, qui vit et qui règne avec Dieu le Père en unité du saint Esprit, par tous les siècles des siècles. Amen.